Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 5

Artikel: En lisant "Travelingue" de Marcel Aymé
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569327

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sortilège et d'enchanteur tenant l'univers à sa disposition eut été une gifle. On ne pardonne pas à une marque de bonheur sur le visage d'un homme. Le bonheur c'était d'apprendre à vivre avec les cascades de chiffres, de plonger, la main dans des kilos de noix pour les vendre, de découper des tranches de viande et de les jeter sur des balances.

Et puis, aurais-je pu aimer sans rien dire. C'est si lourd à porter le poids d'un amour. Je n'y serais peut-être pas arrivé.

Il fallait accepter la vie, laisser réussir toutes les choses que deux êtres qui s'aiment peuvent tenter. Ils se marieraient et feraient leur voyage de noces dans une barque. Bianca appuiera sa main sur le bras fort et lourd et lui la regardera avec un calme enfantin.

Cette acceptation de l'ordre du monde me fit du bien. Elle m'apporta un peu de calme.

Quelques semaines auparavant la pensée de quitter Francisco me semblait intolérable.

A cette minute je le quittai, je faisais mieux j'associai Bianca dans le même amour pour la Terre qu'il m'avait donné. Ils seraient, tous les deux, le plus beau souvenir de mon voyage d'Espagne.

Mais il me fallait repartir seul. La pensée de ce dernier acte à accomplir avant de quitter pour toujours la mer qui mélangeait son odeur à celle du fleuve, me fit mal.

Je rentrai à la fonda et réveillai le patron.

— Préparez ma note. Je pars ce soir.

— Mais senor il n'y plus de train ce soir.

Devant mon silence il comprit que c'était une résolution.

La gare était encore ouverte. Dans la salle d'attente à peine éclairée je m'allongeai sur une banquette. En face de moi, le cuir d'un banc conservait l'empreinte d'un corps.

Par les vitres je devinais la mer houleuse et jetant sur la plage humide des paquets d'écume sale.

Un vent violent déchirait ces mêmes affiches de tourisme que je regardai il y a deux mois.

Je restai là, étendu sur le dos m'abandonnant au rythme du ressac et à la lente pulsation de l'espace. Je fermai les yeux et pour la première fois depuis mon enfance, pleurai. Je pleurai d'avoir pu être un homme.

En lisant «Travelingue» de Marcel Aymé

par Daniel

Je ne ferai pas l'éloge de Marcel Aymé pour la raison que les mérites de ce grand écrivain sont reconnus depuis longtemps. Ses romans, ses nouvelles et ses pièces de théâtre (quelques-unes ont été portées à l'écran) ont rencontré un succès immense et légitime. Marcel Aymé nous parle du monde, des choses et de la vie avec un réalisme parfois brutal mais jamais vulgaire. On ne trouva pas chez lui de ces images truculentes qui assurent aux auteurs sans génie une espèce de gloire d'ailleurs peu enviable. L'un des aspects du talent de Marcel Aymé c'est cet humour

dont il ne se sépare jamais, même à propos des situations les plus tristes, voire macabres («Le chemin des écoliers»). Humour à froid, mordant qui, ne visant pas à l'effet, atteint davantage qu'un comique voulu. Humour pas seulement fait pour divertir mais mieux encore pour accentuer le côté grotesque et pitoyable des personnages. En lisant Marcel Aymé — compte tenu d'inévitable différences — on ne peut pas s'empêcher de songer à Molière, car chez l'auteur de Don Juan, on trouve déjà ce comique tragique qui confère au drame d'un «Avare» ou d'un «Misanthrope» une remarquable intensité. Encore qu'il y ait chez Marcel Aymé plus de désinvolture pour parler de personnes ridicules et non méchantes, dont les passions modestes et les faiblesses, jamais, n'engendrent de vraies catastrophes. On peut ne pas apprécier l'oeuvre de Marcel Aymé ni le genre spécial auquel elle appartient. Il n'en reste pas moins vrai que l'écrivain témoigne d'une langue généreuse, d'un style vivant, alerte, précis.

La plupart des héros sont pris dans la vie de tous les jours. D'autres possèdent d'étrangers pouvoirs («Le Passe-muraille», «La belle image»). Mais tous demeurent authentiques, car les évènements les plus improbables se passent comme ils devraient se passer si les miracles invoqués par Marcel Aymé étaient possibles. «Travelingue», dont Gallimard nous a donné une agréable édition, est l'histoire de quelques personnages de notre société moderne: une famille ahurissante (comme il y en a beaucoup), dont les membres se croient imbus de science et de littérature; un jeune ménage (les Lenoir) où l'entente ne règne guère, la femme se voyant délaissée par un mari trop sportif qui ne songe qu'aux courses à pied; des industriels en proie à la crise et au mécontentement des masses (nous sommes en 1936); un écrivain plus ou moins raté; un coiffeur anonyme — une des personnes centrales de l'ouvrage — que les ministres viennent consulter et dont les conseils judicieux sont susceptibles de sauver la France; et enfin un pédéraste, Johnny, qui s'est épris d'un jeune voyou paresseux, soi-disant boxeur, Milou, dont il veut faire un écrivain.

L'aventure qui se joue entre Johnny et Milou ne tient qu'une place relative dans l'oeuvre de Marcel Aymé. L'auteur l'a toutefois traitée avec justesse et une désinvolture motivée par le fait que ni l'un ni l'autre de ces deux héros ne sont bien reluisants. Milou n'a aucune affection pour Johnny; il ne supporte ce dernier qu'en vertu des seuls avantages sociaux que lui procurent les faveurs dont il est l'objet.

«L'arrivée du boxeur acheva de remettre Johnny d'aplomb. Milou était un joli brun, petit et très bien fait, d'un visage bronzé aux traits mâles, avec de fortes mâchoires et un front court. Intimidé au milieu de tous ces gens qu'il soupçonnait d'appartenir à la fleur de l'aristocratie, et craignant de laisser paraître de mauvaises manières, il observait une attitude modeste, parlant peu, avec prudence, et jetant autour de lui des regards vifs et sournois, comme pour s'informer. Aux attentions dont il était l'objet de la part de Johnny qui papillonnait autour de lui, le jeune boxeur répondait avec agacement et laissait même échapper des paroles brèves et rudes qu'il appuyait de coups d'oeil haineux.»

Le drame intime de Johnny est celui de nombreux homosexuels qui

n'ont pas su ni pu choisir. Car Johnny, au fond, n'est pas un mauvais type. Il a le tort d'être bête, vaniteux, et par cela aveugle et crédule. Ses regrets d'homme ayant atteint la soixantaine posent le problème de l'homosexuel vieillissant, qui voit fuir les années et avec elles les chances d'être aimé pour lui-même.

«Johnny se revoyait quinze ans plus tôt dans le même soleil matinal, devisant avec des compagnons agréables et tels que s'il les eût choisis avec beaucoup de prudence. Il avait alors quarante cinq ans et gardait en sa maturité une jeunesse encore ferme tant du visage que du corps. Sa politesse et sa bonne grâce, qui faisaient rechercher sa société, étaient sans afféterie et fleurissaient naturellemnt. Pour forcer l'attention et l'intérêt des hommes désirables, il n'avait pas besoin de cet empressement exagéré, de cette prévenance courtisane, qui devaient l'amener à se faire remarquer par des attitudes efféminées. Autrefois, il était généreux avec désintéressement et les jeunes gens venaient plus. La vie n'avait plus de tendres surprises.»

Il n'empêche que Johnny est singulièrement mordu et, croyant à l'amitié de Milou, ne perd aucune occasion de vanter les mérites de son peu intéressant protégé. Cela nous vaut entre lui et la belle-mère du jeune Lenoir, Madame Lasquin, un échange d'observations d'un comique réussi, accentué par un quiproquo dont Marcel Aymé a su faire usage avec adresse.

«C'est tout de même une chose bien singulière, ne trouvez-vous pas, que cette différence qui existe entre les formes de l'homme et celles de la femme.

— Je n'y avais jamais pensé, dit Mme Lasquin, mais c'est bien vrai.

— Regardez toutes ces femmes en costume de bain. Aucune ne ressemble à l'autre. Leurs formes sont incertaines et n'ont rien qui soit vraiment humain. Du moins il me semble. On pense un peu à des animaux. Voyez cette dame avec le gros ventre et les jambes grêles. Ne dirait-on pas une sarigue?

— Mai oui! mais parfaitement! que c'est drôle!

— D'autres font penser à un ruminant ou à un pélican ou à un cheval de ferme. Vous observerez du reste que le mot croupe ne s'emploie guère que pour les femmes et les animaux. On dit une croupe de femme, comme on dit une croupe de jument. En somme, le corps d'une femme est un peu une transition entre celui de l'homme et celui de l'animal. C'est pourquoi sa vue nous fait toujours éprouver une certaine gêne et presque de la crainte, comme si on se trouvait en face d'une trahison. Au contraire, le corps de l'homme parle nettement. Voyez le torse, les flancs, la courbure des reins, tout ça fixe sans discussion les caractères et les limites de l'espèce: Les fesses de l'homme sont spécifiques. Quand je les regarde, je sais où j'en suis. Ma pensée ne vagabonde pas.

— Evidemment. La pensée ne vagabonde pas.

Mme Lasquin, d'un sourire et d'une inclination de tête répondit au salut d'une dame qui passait dans un groupe de promeneuses.

— C'était cette dame qui nous a déjà salué hier, dit-elle en se tournant vers Johnny. Je me souviens de l'avoir vue à Paris, mais j'ai oublié son

nom, si je l'ai jamais su. Ce matin, nous avons échangé quelques mots sur la jetée: Elle m'a même dit qu'elle vous avait connu autrefois. Et j'ai appris par elle que vous avez été un pédéraste très en vue.

—Mon Dieu, fit modestement Johnny.

Mme Lasquin n'ignorait pas qu'il existe des homosexuels, mais n'ayant eu que très rarement l'occasion d'entendre le mot pédéraste et sans qu'il s'accompagnât jamais d'aucun commentaire, explicite, elle se laissait abuser par un fallacieux rapprochement d'étymologie et attribuait à ce terme le sens de coureur à pied.

— Mon gendre est aussi un grand pédéraste, dit-elle, mais, depuis qu'il est marié, il ne peut plus courir autant qu'il le voudrait.

— Naturellement, soupira Johnny avec compassion.

— C'est dommage. Il a une très bonne technique. J'ai eu l'occasion de le voir à l'oeuvre il n'y a pas longtemps. C'était vraiment très intéressant. Quand il s'est rhabillé, il était aussi frais qu'avant de commencer.»

N'est-ce pas délicieux? Ainsi va «Travelingue», dominée par ce soucis d'exactitude et aussi cet humour inévitable, parfois féroce, dont Marcel Aymé a le secret, bien fait pour souligner, chez certains personnages, la vanité et la ridicule candeur.

Un jugement à revoir

La requête de Philippe le Bel tendant à être admis chevalier du Temple avait été écartée.

Débiteur de sommes considérables à la banque du Temple, le roi, conseillé par son ministre Nogaret, décide la dissolution de l'Ordre et la saisie de sa fortune, cherchant à cette spoliation un prétexte dans la diffamation et la calomnie: les Templiers, prétend-on, sont coupables d'hérésie, d'idolâtrie et de sodomie.

Ce dernier chef d'accusation, qui pésera lourdement sur l'Ordre, était-il fondé?

Constatons tout d'abord que, si elle était tolérée par certains Maîtres provinciaux, cette pratique n'était nullement généralisée dans l'Ordre contre lequel cette accusation — et c'était là son but — souleva une indignation injustifiée.

En fait, la chasteté absolue était proposée aux Templiers comme un idéal, mais on admettait que cet idéal ne se pouvait réaliser qu'au prix de longs efforts, dont l'homosexualité ne représentait qu'une étape, en apportant une atténuation à l'ardeur des sens qu'elle exaltait en quelque sorte.

Il convient en outre de considérer que les Templiers étaient essentiellement des guerriers, preneurs de châteaux et de villes, à une époque où il était d'usage de violer les femmes des villes conquises et de passer au fil de l'épée celles qui résistaient ou dont la possession avait lassé. Cette pratique s'était, au XIIe siècle, généralisée au point de justifier la création d'un Ordre, adjoint aux armées, dont la mission était de protéger les femmes des villes conquises. — C'est ainsi que l'intention de sauvegarder des vies humaines, donc une intention de charité,